MOLIERE AVEC SES AMIS,

OU

LE SOUPER D'AUTEUIL,

COMÉDIE HISTORIQUE,

EN DEUX ACTES ET EN VAUDEVILLES,

PAR A. F. RIGAUD ET J. A. JACQUELIN.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, le 8 Pluviôse, an IX de la République Française.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, No. 25. et boulevard Saint-Martin, No. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN IX. (1801.)

PERSONNAGES.	ARTISTES.
BOILEAU DESPRÉAUX.	*Minet.*
MOLIERE.	*Lefevre*, aîné.
LA FONTAINE.	*Monrose.*
BARON.	*Lefevre*, cad.
CHAPELLE.	*Grévin.*
MONDORGE, Aveugle.	*Auguste.*
ANTOINE, Jardinier de Boileau.	*Liez.*
MATHURINE, fiancée à Antoine.	*Mlle. Elomire.*
Magister.	
Paysans et Paysannes.	

La scène se passe à Auteuil, dans la maison de Boileau.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *La bonne chose que le Vin.*

LE Théâtre est un repas ; mais
Chacun, au gré de son envie,
En payant, y choisit ses mets :
Le premier, c'est la Comédie,
Et le second la Tragédie ;
Les Couplets en sont le dessert,
Après avoir goûté des nôtres ;
Ne renversez pas le couvert,
Pour aller manger des deux autres.

Nota. *La présente Pièce a été reçue, en Comédie, au Théâtre Français ; le Certificat ci-joint en est la preuve, et notre observation n'est que pour montrer la priorité de date sur* le Souper de Molière, *joué au Théâtre du Vaudeville, et qui est le même sujet que le nôtre.*

Nous soussignés, Comédiens Français, certifions que la Comédie Française a reçu dans le courant de l'été de 1791, une Comédie en deux actes, en prose, intitulée *le Souper d'Auteuil.* Paris, ce 6 Pluviôse an IX.

Signé SAINT-FAL, DAZINCOUR, SAINT-PRIX, NAUDET.

MOLIERE AVEC SES AMIS,

COMÉDIE VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

» Le Théâtre représente un jardin, des arbres et des » fleurs. Au fond, une grille, et à gauche du Specta- » teur, la maison de Boileau «.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, MATHURINE.

ANTOINE.

ENFIN, Mathurine, c'est donc demain que j'allons être unis ?

MATHURINE.

Hélas!

ANTOINE.

Qu'veux-tu dire avec ton hélas! est-ce que tu ne serois pas ben aise de devenir not' femme ?

MATHURINE.

Tu ne m'comprends pas, Antoine; c'est, qu'vois-tu, quoiqu' d'ici à demain matin, il n'y ait pas grand tems à attendre, j'trouvons que c'est encore ben long et j'voudrions qu'ça fut déjà bâclé.

ANTOINE, *en riant.*

Pour me faire endéver pus à ton aise, n'est-ce pas ?

MATHURINE.

Monsieur Antoine, qu'vous êtes méchant! vous prêtez toujours de mauvaises intentions au monde.

ANTOINE.

Allons, Mathurine, fi! que c'est vilain d'vous fâcher! n'vois-tu pas que c'est pour rire ? tu sais ben toi-même que j'sis aussi désireux qu'toi que st'affaire-là soit termi-

née, mais ça ne peut pas aller pus vite ; quoique j'soyons fiancés toi et moi, y faut encore une p'tite çarimonie par d'ssus le marché. M'est avis qu'y faut prendre le tems en patience, nous attrister, ça ne nous serviroit de rien, par ainsi pour nous égayer tous les deux, viens m'embrasser, p'tite boudeuse. (*Mathurine l'embrasse.*) Oh ! comme c'est bon, un baiser, la veille d'un mariage.

MATHURINE.

Plus que l'lendemain, n'est-ce pas ?

Air : *Que mon âge et mes cheveux blancs.*

L'amour qui fait notre bonheur,
L'plus souvent n'est qu'une chimère
Ah ! c'te délicieuse erreur
Passe comme une ombre légère ;
N'voit-on pas toujours le désir
S'éteindre par la jouissance ?
Car, en donnant tout au plaisir,
On ôte tout à l'espérance. *bis.*

ANTOINE.

Oh, dans mon fortuné destin
Dont l'aurore à luire commence,
Heureux un jour... du lendemain
Je conserverai l'espérance. *bis.*

MATHURINE.

J'vois qu'tas raison, il n'y a que moi qui ait tort.

ANTOINE.

Mais, à propos de not' mariage, j'allons avoir un fier honneur, va.

MATHURINE.

Que veux-tu dire ?

ANTOINE.

J'n' sommes qu'un pauvr' jardinier d'Auteuil, mais j'suis sûr et certain que ça f'ra du bruit dans le monde.

MATHURINE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

ANTOINE.

Ah oui, fort bien ! qu'est-ce ?.. déjà de la curiosité.

MATHURINE.

Dam' ! aussi c'est toi qui l'as fait venir.

ANTOINE.

Tiens, laisse-moi, j'aimons mieux t'ménager une surprise.

MATHURINE, *lui passant la main sous le menton.*

Mon cher petit Antoine, j'ten prie, dis-le-moi.

ANTOINE.

Mon cher petit Antoine ! par ma fine, il faudroit avoir

cœur plus dur qu'un vrai caillou pour résister à ça. Les lles ! ça vous a un secret pour enjoler les hommes : eh en ! écoute : Tu connois ben ces messieurs qui v'nous souvent ici, voir monsieur Boileau mon maître ?

MATHURINE.

J'les ons vu queuqu' fois.

ANTOINE.

Apprends donc qu'ils s'ront de not' nôce.

MATHURINE.

Ils seront de not' nôce ?

ANTOINE.

Eh oui ! palsanguienne, ils en seront; not' maître l'eux dit comme ça que j'devions t'épouser, et eux ils ont ·pondu tout d'suite qu'ils voulions en être, qu'ils voulions oir comment qu'ça se passoit, une nôçe de campagne.

MATHURINE.

M'est avis que ça se passe comme à la ville.

ANTOINE.

Eh bien ! c'est ce qui te trompe.

Air : *De la contredanse la Chimène.*

Car dans ce pays-là, Mathureine,
C'est pour l'argent que l'cœur fait tic-tac;
Quand on se marie, on s'connoit à peine,
Et ce qu'on épouse, c'est un sac.

Aussi dans c'vilain mariage,
On n'saime pas du tout, vraiment;
D'un côté, l'époux est volage,
Du sien, la femme en fait autant.

Oui, dans ce pays-là, Mathureine, etc.

MATHURINE.

Seroit-il bien possible que les habitans de la ville soyons ·us comme ça ?

ANTOINE.

C'est comme je te l'dis.

MATHURINE.

En ce cas, je te défends d'y remettre les pieds.

ANTOINE.

Pourquoi donc ?

MATHURINE.

J'n'voulons pas qu't'y retournes, tu n'aurois qu'à leur ssembler et ne plus aimer que l'argent.

ANTOINE.

Tes appas s'ront toujours le tarif ousque je verrai ma :hesse.

SCÈNE II.

ANTOINE, *seul.*

JARNIGOI ! que j'sis un gaillard ben avisé ! j'épousons une jeune fille toute gentille, c'est sage, c'est rangé ; ça n'quit-t'rait pas l'bon chemin pour tout l'or du monde, jamais elle ne batifole avec d'aut' garçon du village qu'avec moi elle m'aime comme ses yeux, qui, par parenthèse, sont ben beaux ; moi j'laime itou comme j'n'peux pas dire, et par-dessus tout ça, j'vais avoir à ma nôce, des savans, des biaux esprits, des poëtres !... Antoine ! mon ami Antoine, qu'vous êtes heureux ! comme les aut' garçons d'Auteuil vont être jaloux d'moi ; comme il vont me respecter !... j'vas être le plus brave de l'endroit ! Mathurine et 600 francs, c'est tout autant que not' maître me donne demain ; après la nôce, chacun s'en vient à moi et m'fait des complimens des falicitations... des... que sais-je moi ?

Air : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Serviteur, à monsieur Antoine,
L'jardinier de monsieur Boileau,
Moi, content, joyeux comme un moine,
J'vous tire aussi-tôt mon chapeau ;
Car maugré la richesse,
Y faut d'la politesse,
Quoiqu' ben des gens ma foi,
N'pens' pas comm' moi.
Après vient la panse,
Et la danse,
On vous met son plus bel habit,
Et jusqu'à la nuit,
On s'amuse, ont rit :
Mais j'dis qu'à minuit,
L'amour s'introduit,
Dans mon p'tit réduit,
Sans suite et sans bruit.

Ah mon dieu !... mon dieu ! quand j'songe à c'te journée de d'main.

D'avance, (*ter.*) j'perds l'esprit. (*ter.*)

Mais, chut ! voici mon maître qui vient retrouver le sien dans les allées de son jardin... justement il paroit ben occupé... il a l'œil hagard : peste ! y n'ferait pas bon l'aborder. Allumons ces lampions, quand ces messieurs, ses amis,

amis, v'nons ici ils aimont à souper en plein air, sur-tous quand l'tems est aussi beau que ce soir.

(*Antoine allume lentement les lumières qui sont suspendues aux arbres du jardin.*)

SCÈNE III.

ANTOINE, BOILEAU, *sortant de sa maison, un papier et un crayon à la main, et marchant d'un pas grave.*

BOILEAU.

CE début ne me paroit pas mauvais, relisons-le :
» De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
» Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
» De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
» Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

J'ai eu bien long-tems envie de changer mon dernier vers, peut-être eut-il été plus vrai de dire que l'homme est le plus méchant de tous les animaux.

Air : *Que d'orgueil prompt à s'enivrer.*

Des hommes, dans tous les climats,
La conduite est vraiment affreuse,
Par-tout où l'on porte ses pas,
On voit la vertu malheureuse ;
Je songe à nos premiers parens,
Ils n'etoient que trois sur la terre ;
C'étoit l'âge d'or, l'heureux tems,
Et Cain égorge son frère.

ANTOINE, *dans le fond du théâtre.*

Le v'là joliment en gaité pour recevoir son monde.

BOILEAU.

C'est toujours lorsque la sottise domine que se commettent les plus grands crimes ; ainsi, laissons » le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

ANTOINE, *en s'approchant un peu.*

Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait riche, là, seulement comme mon maitre, je m'gobarg'rais itou des aut'shommes j'crois que j'en dirions pis qu'pendre ; car, au fait, ils ne valons pas grand'chose.

BOILEAU.

C'est toi, Antoine, avec qui parlois-tu donc ?

ANTOINE.

Par ma fine ! not' maitre avec moi tout seul, et si vous l'voulez, j'm'en vas vous dégoiser d'bout en bout la conversation que j'nous tenions par forme d'entretien ; j'vous ons entendu débiter queuqu'une de ces p'tites drôleries qu'vous faites ordinairement, vous y disiez du mal des

autres hommes, suivant vot' usage, et ça nous a fait faire eune réflexion.

BOILEAU.

Quelle est-elle ?

ANTOINE.

Air : *Lucas un jour en son chemin.*

C'est qu'c'est un grand bonheur pour vous,
De ne dépendre de parsonne,
Et de n'pas travailler comm' nous,
L'été, l'hiver, l'printems, l'automne. *bis.*
Et comm' désirer n'coute rien,
Excusez mon audace,
Je souhaitions d'avoir vot' bien,
Et d'vous voir à ma place... *bis.*

BOILEAU.

Va, mon ami, tu ne sais pas ce que tu désire ; crois moi, si je pouvois changer mon sort avec le tien, je le ferois volontiers.

Air : *De l'Opéra comique, je vous comprendrai toujours bien.*

Ah! je t'en donne ici ma foi,
Tu quitterois bien ce langage,
S'il te falloit ainsi que moi,
Pâlir six mois sur un ouvrage,
En vers avoués d'Appollon,
Embélir jusqu'aux moindres choses,
Et du plus aride chardon,
Faire des œillets et des roses.

ANTOINE.

Eh ben! moi qui suis de l'état du jardinage, je n'me vant'rois pas de faire ce que vous dites-là.

BOILEAU.

Et si tu savois le courage qu'il faut avoir, les efforts qu'il faut employer pour soutenir le bon goût?

ANTOINE.

Non, v'là qu'est fini, j'n'voulons plus nous en mêler.

BOILEAU.

Un critique sévère, mais juste, fait-il voir que dans ces nombreux et mauvais ouvrages qui paroissent de nos jours, on choque le bon sens, on blesse la vérité ; la haine et les injures des sots, voilà le prix qui l'attend.

ANTOINE.

Not' bon maît', prenais que je n'ai rien dit; ne m'faites pas poëtre, j'vous en conjure, et laissez-moi, de grace, ma bêche et mon ratiau.

BOILEAU.

Eh oui, mon ami! continue de faire pousser des arbres

et des fleurs; les fleurs, par exemple, ne sont-elles pas une source continuelle de réflexions gaies et philosophiques ?

ANTOINE.

Comment donc ça, not' maître ?

BOILEAU.

Air : *La fuite en Egypte jadis.*

Dans ce jardin sur chaque fleur,
En me promenant je raisonne ;
Le pavot m'offre maint auteur,
Je vois un fat dans l'anémone ;
Ici j'apperçois des soucis,
Des gueules-de-loup magnifiques ;
Je laisse les uns aux maris,
Et les autres aux politiques.

Avec orgeuil, mais sans odeur,
La tulipe élève sa tête ;
Un brillant habit fait honneur,
Fût-il porté par une bête.
Le lys me peint la majesté,
Et l'immortelle la constance,
La tubéreuse la fierté,
La sensitive, l'innocence.

ANTOINE.

Moi, je n'ai jamais vu dans les fleurs un tentinet de ce que vous y trouvez ; ah ! s'tapendant, v'là que j'me ravise.
(*Il va cueillir une rose.*)

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

La rose à mes yeux satisfaits,
Offre l'image de ma belle,
J'y trouve avec tous ses attraits,
L'parfum que j'respire auprès d'elle.

BOILEAU.

Tu l'épouses demain, ta Mathurine ; elle t'aidera à supporter les peines de la vie ; tu auras des enfans, ils seront bons et honnêtes comme toi et feront ta consolation ; dis encore que tu n'ès pas heureux.

ANTOINE.

Ah ! rien que d'y penser, ça m'fait un plaisir, ça m'bouta une joie au cœur !... pour être heureux itou, not' cher maître, pourquoi qu'vous n'faites pas comm' moi, pourquoi qu'vous vous mariez pas, ça vous empêcheroit p't'être de dire du mal des femmes, comm' c'que vous m'avez lu l'aut' jour. (*Boileau pousse un long soupir.*) Mais j'entends du bruit, serois-ce ces messieurs de Paris ?

BOILEAU, *tirant sa montre.*

Cela pourroit bien être, sais-tu qu'il est près de neuf heures ?

ANTOINE.

Je n'me trompe pas, j'entends la voix de monsieur Chapelle, oh dam' ! c'est un gaillard qui n'engendre pas de mélancolie c'tilà. Je m'retire, au milieu de tant d'biaux esprits j'sens ben que je n'serais qu'un sot. Si vous avez besoin de moi, vous m'appellerez. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BOILEAU, MOLIERE, CHAPELLE, BARON.

CHAPELLE.

TIENS, mon cher Baron, je t'en conjure, cesse de me parler de tragédies.

Air : *Mon père étoit pot.*

Il est assez d'occasions,
De pleurer dans la vie,
Sans chercher des afflictions,
Dans une tragédie;
Vive la gaité,
Car c'est la santé.
Ainsi donc je puis dire,
Qu'il est très-certain,
Qu'un bon médecin,
Est l'Auteur qui fait rire.

N'est-il pas vrai, Molière ?

MOLIERE.

Je suis de ton avis, Chapelle.

BARON.

Allons, Molière, vous ne pouvez pas être juge et partie.

CHAPELLE, *à Boileau.*

Bon soir, notre ami; eh bien ! nous feras-tu faire bonne chère, dis-moi ?

MOLIERE.

Quoique Chapelle ait dîné copieusement, je t'annonce qu'il a un appétit formidable.

CHAPELLE.

Est-ce que mon estomac a de la mémoire ?

BOILEAU.

Nous tâcherons de te satisfaire.

MOLIERE, *à Boileau.*

Et tu feras bien, si tu ne veux pas encourir le reproche que Chapelle fit ces jours derniers à un fesse-mathieu de sa connoissance, qui l'avoit invité à dîner, et qui le fit mourir de faim.

CHAPELLE.

Aussi, ai-je fait contre lui une épigramme !..

MOLIERE.

Une épigramme ? bravo ! Chapelle : on ne doit se venger d'un avare, que par le ridicule... et le mépris.

CHAPELLE.

Air : *Du vaudeville de l'Opéra Comique.*

Les avares, je te le dis,
Craignent les traits du ridicule,
Peu leur importe le mépris...
MOLIERE, *l'interrompant.*
Le mépris est une pillule,
On l'avale sans se fâcher,
Mais quoiqu'on dise on bien qu'on fasse;
On ne peut guères la mâcher,
Sans faire la grimace.

CHAPELLE, *à Boileau.*

Ah ça, nous amuserons-nous bien aujourd'hui chez toi ?

BOILEAU.

Mais, Chapelle, je ne crois pas que la tristesse soit jamais aux lieux où tu te trouves.

BARON.

Il est vrai qu'il est souvent d'une folie !..

CHAPELLE.

Mille fois préférable à la sagesse, mon cher Baron.

Air : *Du Défi.*

La jeunesse de la nature,
Se renouvelle tous les ans;
A la saison de la froidure,
On voit succéder le printems;
Mais les hommes, dans leur vieillesse,
Doivent dire avec un soupir :
Tu nous as fui, belle jeunesse,
Hélas! pour ne plus revenir.

Ainsi, jouissont de la vie,
Quand on la perd c'est pour toujours :
Amis, le tems nous y convie,
Mettons à profit nos beaux jours;
Conduisant Bacchus à Cythère,
Faisons envier notre sort;
Plus l'on prend de plaisirs sur terre,
Plus on se dérobe à la mort.

BOILEAU, *à Chapelle.*

C'est bien penser. (*à Molière.*) La Fontaine est-il revenu de Château-Thierry ?

MOLIERE.

Ce matin.

BOILEAU.

Et vous ne l'avez point amené avec vous ? je vous en veux beaucoup.

BARON, *à Molière.*

Ne nous grondez pas, le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LA FONTAINE, *la tête baissée.*

BOILEAU.

POURQUOI donc arriver si tard, mon ami?

MOLIERE.

Oui : pourquoi ne t'ès-tu pas trouvé au rendez-vous, pour venir chez Boileau tous ensemble.

LA FONTAINE.

J'ai oublié l'heure.

CHAPELLE, *en riant.*

Mais tu arrives bien tard, sais-tu bien que nous allions nous mettre à table, sans toi ?

LA FONTAINE.

Ah! voyez-vous, c'est que j'ai pris le plus long.

BOILEAU.

Pour aller à l'académie, à la bonne heure; mais pour venir chez tes amis, cela n'est pas bien.

CHAPELLE.

Dis-nous, La Fontaine, ton voyage en Champagne a-t-il produit un bon effet?

LA FONTAINE.

J'ai suivi votre conseil.

BARON.

Ensorte que la paix est faite avec madame La Fontaine

LA FONTAINE.

Air : *Du petit Vaudeville.*

Le repentir dans l'âme,
Hier, en bon mari,
Je fus pour voir ma femme,
Jusqu'à Château-Thierry :
Mais jugez de ma peine,
O chagrin, s'il en fut!
Madame La Fontaine...

TOUS.

Eh bien !

LA FONTAINE.

Elle étoit au salut.

(*Il se mettent à rire*

Oh! ce sera comme si je l'avais vue, lorsqu'elle apprendra le motif de mon voyage.

Air : *Contentons nous d'une simple bouteille.*

Il suffira, pour calmer sa colère,
Ainsi que moi, je sais qu'elle est sans fiel:
Mais, répondez, pouvois-je la distraire,
Lorsqu'à genoux elle imploroit le ciel?
A votre avis, pour lui prouver mon zèle,
Falloit-il donc l'arracher du saint lieu?
Et désirant me bien mettre avec elle,
Devois-je, enfin, la brouiller avec Dieu?

MOLIERE.

Non, non; mais dis nous donc, La Fontaine, quelle est la cause de la grande colère de ta femme contre toi?

CHAPELLE.

Il n'oseroit pas vous le dire, je vais parler pour lui: c'est une infidélité que La Fontaine lui a faite.

BARON ET BOILEAU.

Seroit-il vrai?

LA FONTAINE.

Ah! mon dieu, oui.

CHAPELLE.

Elle vit habituellement à Château-Thierry, et La Fontaine à Paris, en conscience peut-elle se plaindre?

MOLIERE.

C'est que de près comme de loin, les femmes se montrent jalouses de leurs droits.

LA FONTAINE.

En cela, elles sont à peu près comme nous autres hommes.

MOLIERE.

La Fontaine a raison.

Air : *Du vaudeville de Champagnac et Suzette.*

L'hymen est un dieu délicat,
Au-dessus de ce qu'on peut dire,
Il prétend entamer le plat,
Dont chacun en secret désire,
Et considérez à quel point,
Son injustice est manifeste,
Ne mangeant plus, il ne veut point,
Souffrir qu'on tâte de son reste. *bis.*

LA FONTAINE.

A propos, Molière, ta santé comment va-t-elle?

MOLIERE.

Elle est toujours bien délâbrée.

BARON.

Tu travailles trop.

BOILEAU.

Tu dois te ménager davantage ; car enfin, si nous avions le malheur de te perdre, qui pourroit jamais te remplacer ?

MOLIERE.

Tous ceux qui, comme moi, voudront étudier le cœur humain, l'homme est toujours le même en tout tems; mais le vice en son ame se reproduit sous mille formes différentes, et dans cent ans, mes successeurs pourront trouver des ridicules à combattre et des vices à déraciner.

CHAPELLE.

C'est fort bien raisonné ; mais à table on raisonne encore mieux.

MOLIERE.

Mes amis, je suis au régime, et ma santé ne me permet pas de rester avec vous : amusez-vous bien ; mon plus grand regret est de ne pouvoir pas prendre part à un festin aussi agréable. Un peu de lait, voilà tout ce que je veux.

BARON.

Eh mais ! que ne le prends-tu à notre table ?

MOLIERE.

Non ; je me sens en train de travailler, je veux avancer mon Avare : j'ai un théâtre à soutenir ; sans moi, que deviendroient mes camarades, je me reprocherois d'avoir négligé un seul jour de leur être utile.

CHAPELLE, *le retenant.*

Tu travailleras demain, ne songe qu'à t'amuser aujourdh'ui.

MOLIERE.

Air : *La foi que vous m'avez promise.*

Je ne puis vous être agréable ;
Sans moi, faites votre soupé :
On n'aime point, sur-tout à table,
Quelqu'un toujours préoccupé.

CHAPELLE.

Mon ami, quelle erreur t'égare :
Allons donc, demeure avec nous.

MOLIERE, *affectueusement.*

Mon esprit est dans mon Avare,
Mais mon cœur reste parmi vous.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ MOLIERE.

BOILEAU.

LE mauvais état de sa santé me fait vraiment de la peine.

LA FONTAINE.

Ah mon dieu ! s'il alloit mourir.

BOILEAU.

Quelle perte pour les lettres !..

BARON.

Je trouve que Boileau a raison.

CHAPELLE.

Pour moi, je trouve qu'il se fait tard.

BOILEAU.

Je t'entends, Chapelle, et je vais faire servir le soupé. Ah ça, vous respecterez le sommeil de ce pauvre Molière?

LA FONTAINE.

Oui, oui; nous serons bien tranquilles.

CHAPELLE.

Je le promets.

BOILEAU.

Voilà une promesse sur laquelle il faut bien compter; mais n'importe, j'aurai soin de te tempérer. (*il appelle.*) Antoine?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE.

ANTOINE.

ME v'là, not' maître; qu'y a-t-il pour vot' service?

BOILEAU.

Dis qu'on nous apporte à souper.

ANTOINE.

Oui, not' maître.

BOILEAU, *lui parlant à l'oreille.*

Tu auras soin aussi...

ANTOINE.

C'est par-là que j'ons commencé; j'n'avons pas oublié qu'c'est la coutume à monsieur Molière de ne boire que du lait, quand il vient ici

BARON.

Tu vas donc te marier, Antoine?

ANTOINE.

Oui, monsieur.

LA FONTAINE.

Air : *Un mouvement de curiosité.*

De prendre femme, ah ! tu fais la folie.

ANTOINE.

Est-c' qu'on est fou de chercher le bonheur ?

MOLIERE et BARON.

Dis-nous, Antoine, est-elle bien jolie ?

ANTOINE.

Certainement, car j'l'y trouve un bon cœur.

CHAPELLE, *lui faisant les cornes.*

Ne crains-tu pas... réponds-moi, je t'en prie.

ANTOINE, *qui n'a pas vu le geste de Chapelle.*

Assurément, monsieur, c'est ben d'l'honneur.

BOILEAU, *à Chapelle.*

Laisse-le donc aller.

ANTOINE, *en s'en allant.*

Je n'savons ma fine, pas l'air que j'respirons avec tous ces biaux esprits, mais quand je m'trouve avec moi tout seul, je n'sis pas si bête. (*Il va pour s'en aller du côté opposé à celui où il doit sortir.*)

BOILEAU, *à ses amis.*

Vous l'avez tellement étourdi... Antoine, où vas-tu donc ?

ANTOINE.

Mais, où vous m'avez commandé, j'pense ?

BOILEAU.

Ce n'est pas-là ton chemin ?

ANTOINE.

Eh ben ! ne v'là-t'y pas que je n'sais pas pus ce que j'fais, que ce que j'dis. Excusez au moins, not' maître ; mais ces messieux m'ont tant par-troublé, avec leux demandes... morguienne ! qu'on est sot, quand on s'trouve avec pus habiles que soi. (*Il entre dans la maison.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ ANTOINE.

BOILEAU.

CET Antoine est un brave garçon ; quand vous êtes arrivés, j'avois avec lui un singulier entretien ; il vouloit être poëte plutôt que jardinier.

CHAPELLE.

Antoine ?

BOILEAU.

Lui-même.

LA FONTAINE.

Il ne connoit pas le fond du métier, voilà pourquoi.

BOILEAU.

J'espère bien un jour lui adresser une Epître à ce sujet, il m'a fourni une ample matière : mais, voici le souper, Chapelle n'en sera pas fâché.

(*On apporte une table servie, et on la place sur le bord de la scène.*)

CHAPELLE.

C'est vrai.

Air : *Eh ! le cœur à la danse.*

Amis, aux plaisirs de Bacchus,
Non, rien n'est comparable :
Buvons tous de son divin jus,
Et mettons-nous à table :
Par le vin rendu content,
L'esprit devient plus piquant :
La gaité se ranime,
Et le favori d'Apollon,
Bientôt trouve la rime
En perdant la raison.

(*Il verse à boire à chacun, et tous reprennent les quatre derniers vers en chœur et avec lui.*)

Ne pas se livrer au plaisir,
Selon moi, c'est mal faire :
Oui, mes amis, c'est pour jouir
Que nous sommes sur terre ;
Je ne connois que cela.
(*Versant à boire à chacun.*)
Allons, encor celui-là ;
Ce n'est point un mensonge.
Le bon vin seul nous rend heureux ;
Si la vie est un songe,
Tâchons qu'il soit joyeux.

(*Tous reprennent les quatre derniers vers en chœur.*)

LA FONTAINE.

Doucement, Chapelle, doucement donc, est-ce que tu veux me griser.

BOILEAU, *à Chapelle.*

Pour moi, je t'avertis que je ne suis pas d'humeur à te laisser faire comme à l'ordinaire.

CHAPELLE.

Mon cher Boileau, tu ne saurois t'imaginer le plaisir que j'ai à dérider ce front sévère.

Air : *Du vaudeville du Valdevire.*

Quand, dans mon joyeux délire,
Je dissipe ton chagrin,
Et lorsque je te fais rire,
Avec nous, le verre en main,
Que je bénis mon destin. *bis.*
Aux hommes je suis utile,
Oui, c'est un fait bien certain ;
Car à tout le genre humain,
Ah ! combien j'épargne de bile :
A ce pauvre genre humain,
Oh ! combien j'épargne de bile.

BOILEAU.

Le pauvre genre humain ! plains-le, je te le conseille ; dans quel siècle vivons-nous ?

CHAPELLE.

Air : *On doit soixante mille francs.*

Oublions le siècle et buvons.

BOILEAU.

Vit-on jamais plus de fripons ?
C'est ce qui me désole. *bis.*

LA FONTAINE.

Moi, j'ai vu de la probité,
Même au sein de la pauvreté,
C'est ce qui me console. *ter.*

BOILEAU.

Vit-on jamais sur-tout plus d'égoïstes ?

CHAPELLE.

Comme tu t'échauffes !

BOILEAU.

Oui, j'entre en mon humeur noire à l'aspect du vice ; oui, je suis saisi d'indignation quand je vois la morale pervertie ; mes amis, j'ai fini ma satyre sur l'homme, je ne l'ai point épargné, je vous en réponds ; il faut que je vous en récite un des plus vigoureux morceaux, c'est sur sa cruauté.

CHAPELLE.

Non, non, buvons, mes amis, buvons.

BOILEAU, *avec humeur, à Chapelle.*

Tais-toi, Chapelle, tu ès ivre.

CHAPELLE, *vivement.*

Je ne suis pas autant ivre de vin, que toi de tes vers.

LA FONTAINE.

Ah ! si ce que Chapelle dit est vrai, Boileau a tort, mes amis, oui certainement qu'il a tort.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Jamais l'orgéuil ne fut permis,
Pas même aux hommes de génie;
Si ce vice les rend petits,
Ils sont grands par la modestie;
Oui, son charme toujours puissant,
A des droits certains sur nos âmes,
La modestie est au talent,
Ce que la pudeur est aux femmes. *bis.*

BARON.

Il est bien question de cela ma foi! mes amis, les arts dans quel état sont-ils ?

BOILEAU.

Ils marchent à grands pas vers leur décadence.

BARON.

Le théâtre se perd inévitablement.

LA FONTAINE.

C'est vraiment malheureux.

BARON.

Racine l'abandonne dans la force de l'âge et du talent.

BOILEAU.

Pradon et Boyer le remplacent.

CHAPELLE.

Toutes les grâces et les faveurs de la cour, tombent sur Chapelin.

BOILEAU.

Et Corneille est presque dans l'indigence.

CHAPELLE, *se levant.*

Scudéri, est de l'Académie, et Molière n'en est point!

CHAPELLE.

Air : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

Mes chers amis, quoique cela vous fâche,
Ecoutez bien ce reproche important,
Ainsi que vous, Chapelle n'est qu'un lâche,
Nous ne cessons de vivre en murmurant;
Agissons plus, ne discourons pas tant,
De noirs forfaits, lorsque ce siècle abonde,
Un seul instant, qui peut vous arrêter ?

TOUS.

Quoi ?

CHAPELLE.

La rivière, est-elle à tout le monde?

TOUS.

Oui.

CHAPELLE.

Courons tous nous y précipiter,
On n'est heureux, qu'en cessant d'exister.

TOUS.

Il a raison.

BOILEAU.

Oui, terminons nos jours, nous ne serons plus témoins de la dépravation et de l'injustice des hommes.

TOUS.

Oui, oui, c'est vrai.

LA FONTAINE.

La rivière est à cent pas d'ici, nous n'aurons pas loin à aller; enseignons solemnellement combien le sage fait peu de cas de la vie.

CHAPELLE.

Air : *Aussi-tôt que la lumière.*

Quelle couronne immortelle,
S'élève sur nos cyprès ?
Mes amis, la vie est-elle,
Un bien digne de regrets ?
Ah! de tous quatre il me semble,
Le sort doit être envié;
Nous allons mourir ensemble,
Dans le sein de l'amitié.

(*Tous reprennent en chœur les quatre derniers vers, et se serrent étroitement, dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MOLIERE, *paroissant au milieu d'eux, en robe-de-chambre.*

MOLIERE.

EH quoi! mes amis, vous avez conçu le projet le plus beau et le plus sage, et vous voudriez l'exécuter sans moi?... Est-ce donc pour moi seul que la vie a des charmes, et suis-je fait pour la mépriser moins que vous ?

CHAPELLE, *vivement.*

Molière a raison, il nous manquoit, qu'il vienne avec nous, partons nous précipiter...

MOLIERE.

La résolution est belle sans doute.

CHAPELLE.

Eh bien! il faut la mettre à exécution.

TOUS.

Certainement.

MOLIERE.

Permettez : ne l'abandonnons point aux fausses interprétations qu'on peut lui donner.

TOUS.

Que veux-tu dire?

MOLIERE.

Air : *Lubin a la préférence.*

Craignez que la calomnie,
Ne répande à plaisir;
Que tous cinq au sortir,
D'un long repas, d'une orgie;
Nous résolûmes de mourir:
On dira que c'est l'ivresse,
Et point du tout la sagesse,
Qui nous inspira,
Ce projet là;
Il faut donc éviter cela.
Attendons tous à demain,
Le retour prochain,
Du matin;
C'est alors que, fendant la presse,
Nous nous embrassons. *ter.*

TOUS.

Nous nous embrassons.

MOLIERE.

Et puis nous nous noyons.

CHAPELLE.

Air : *Aux grands il faut déplaire.*

Cet avis de Molière
Est rempli de bon sens.

LA FONTAINE.

D'aller à la rivière,
Demain il sera tems.

BARON.

C'est bien dit:
Allons dans notre lit,
Passer tout le reste de la nuit.

BOILEAU.

Au jour, notre courage
Brillera davantage.

MOLIERE.

Oui, suivez ce dessein.

TOUS.

Ensemble. Nous irons nous noyer demain.

MOLIERE, *à part.*

Je vous attends tous, à demain.

» Ils sortent en chancelant, et en se soutenant l'un l'au-
» tre; Molière sort derrière eux, et fait un jeu de scène.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

» Au lever du Rideau, l'Orchestre exécutera le Lever
» de l'Aurore, Opéra de Lisbeth, musique de Grétry.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, *seul et paré pour la nôce.*

On a biau dire, c'est pourtant une chose tarrible que l'amour, je n'ons pas fermé la moitié de l'œil pendant toute la nuit, si ça duroit, j's'erois bientôt mort.

Air : *Fatigué d'un si long voyage.*

Il est un moyen, j'imagine,
D'empêcher c'petit accident,
C'est d'aller trouver Mathurine,
Et d'l'épouser au même instant;
J'sens mon cœur bondir d'allégresse,
Quand j'pense au plaisir que j'aurai,
Le jour m'livrant à la tendresse,
La nuit, mieux qu'jamais, j'dormirai. *bis.*

Morguienne ! allons voir si elle est prête... Mais la voici, jarnigoi ! qu'elle est gentille ! elle vous a une figure qui vous met tout je n'sais comment.

SCÈNE II.

ANTOINE, MATHURINE.

ANTOINE.

Comment ! c'est toi, Mathurine, j'allions t'charcher ; comme t'ès matineuse, aujourd'hui !

MATHURINE.

Et toi même, Antoine, il faut que tu t'sois levé de bon matin, comme te v'là brave ?

ANTOINE.

Oh dame ! un jour d'nôce, n'met-on pas ce qu'on a d'plus biau ? tu vois bien c't'habit là, c'est not' bon maît' qui m'l'a donné ; on m'offriroit d'l'or en échange, on ne l'auroit pas.

Air : *Ah ! oui, l'amant le plus parfait.*

C't'habit là, je le parierions,
A queuqu' vartu particulière,

Car

Car morguienn', drès que j'l'endossons,
J'ons plus d'esprit qu'à l'ordinaire;
De mettre aujourd'hui cet habit,
N'ai-j' pas raison, ma bonne amie?
Si l'on doit fair' preuve d'esprit,
J'crois ben qu'c'est l'jour qu'on se marie.

Mais toi, qui parles, c'n'est pas pour dire, mais te v'là fièrement parée itou : ah ça, Mathureine, dis-moi, as-tu bien fait tes réflexions?

MATHURINE.

Eh! queules réflexions veux-tu que j'fasse?

ANTOINE.

C'est que c'est du sérieux, prends-y garde au moins; une fois qu't'auras dit oui, n'y aura pas à dire non.

MATHURINE.

Mais, je l'savons ben.

ANTOINE.

Ainsi, vois un peu, avant de t'décider, il est encore tems.

MATHURINE.

Tu serois ben attrapé, si j'te prenois au mot.

ANTOINE.

Je t'en défie.

MATHURINE.

Tu m'en défies?

ANTOINE.

Tu m'aimes trop.

MATHURINE.

Eh bien! quoique j't'aime trop, je m'donnerai pourtant l'plaisir de n'pas t'épouser. (*à part.*) Faisons-le enrager un peu.

ANTOINE.

C'est par badinerie que tu dis ça?

MATHURINE.

C'est très-sérieusement.

ANTOINE.

J'gage que non.

MATHURINE.

J'gage que si, moi, et tiens, pour t'le prouver, j'te quittons et j'te défendons d'nous parler jamais. (*elle feint de s'en aller.*)

ANTOINE, *la ramenant.*

Mais, écoute un peu.

MATHURINE.

Je n'écoute rien.

ANTOINE.

Queu mouche t'a piquée?

MATHURINE.

C'est mon himeur à présent, d'faire comme ça.

ANTOINE.

V'là une himeur ben chanseuse, comme ça t'a pris subitement tout d'un coup.

MATHURINE.

J'ai suivi l'conseil que tu m'as donné, j'ai réfléchi.

ANTOINE, *à part.*

Peste soit de ma langue! (*haut.*) Tiens, Mathureine, tu m'désoles véritablement.

MATHURINE.

Tu te consoleras.

ANTOINE.

Jamais.

MATHURINE.

Air : *Elle m'apporte en mariage;* du Mariage de Scarron.

Tu m'aimes donc, au fond de l'âme?

ANTOINE.

Je t'aim' si tarriblement fort,
Que si tu n'deviens pas ma femme,
J'serai malheureux, jusqu'à la mort.

MATHURINE.

Allons, dissipe le nuage,
Qui vient d'attrister ton visage;
Toi seul peux faire mon bonheur,
Et je veux t'prouver, bientôt en mariage;
Que si pour moi, t'as ben d'l'ardeur,
Je t'aime davantage.

ANTOINE.

Comment as-tu pu m'causer tant d'peine, méchante que tu ès?

MATHURINE.

Mais toi, comment as-tu pu me sarmoner comme tu l'as fait?

ANTOINE.

T'as biau dire, c'est ta faute.

MATHURINE.

C'est la tienne, ben pus tôt.

ANTOINE.

Oh! mon dieu non.

MATHURINE.

Ne vas-tu pas recommencer à disputer?

ANTOINE.

Allons n'y pensons plus, songeons au contraire comme quoi nous serons heureux.

Air : *De l'ouverture du jeune Henri.*

Ah ! Mathureine, et nos enfants!
J'veux en avoir un chaque année,
Les petits marmots s'ront charmants ;
A leur mère ils s'ront ressemblants.
D'ma destinée,
Je crois que je deviendrai fou,
Tout' la journée,
Ils viennent me sauter au cou ;
Ben loin que j'les en empêche,
Je n'puis suffire à c'plaisir là ;
Mon aîné m'prenant ma bêche,
S'en fait aussi-tôt un dada,
Ta ta ta, ta ta ta, ta ta ta.
Mais avec moi, tiens, vois donc le cadet,
Qui tout de suit', derrièr' l'autre se met,
Au doux tableau des jeux de leur enfance ;
Non, rien ne peut égaler ma jouissance,
Je dis à chaque instant,
C'est charmant. *quater.*
J'sis heureux, Mathureine,
Rien seul'ment que d'y penser,
Il faut que pour ta peine,
Tu te laiss' embrasser.
(*Il l'embrasse*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MOLIERE.

MOLIERE.

Air : *De la pipe de tabac.*

MES chers amis, c'est à merveille!

ANTOINE.

Ah, monsieur! c'est que je voulois,
Lui dire queuqu' chose à l'oreille.

MOLIERE.

Pourquoi lui parler de si près. *bis.*

ANTOINE, *embarrassé.*

C'est que... certainement... oh dame !
Mon cher monsieux... c'est qu'voyez-vous ;
On peut ben embrasser sa femme,
Le jour que l'on d'vient son époux.

MOLIERE.

Je ne vous blâme point, au contraire ; j'ai entendu une

partie de votre conversation, et j'en ai été vraiment charmé.

MATHURINE.

Comment! monsieux, vous nous écoutiaiz; savez-vous qu'ça n'est pas bian ?

MOLIERE.

Ah ! lorsqu'ainsi que vous, on a le cœur naïf comme la nature, on ne doit pas rougir d'en suivre la douce impulsion.

ANTOINE.

Allons, Mathureine, monsieux Molière a raison, n'y a pas d'mal à ça; voyez donc un peu queu train, parce que c'brave homme a entendu c'que j'nous disions et quil nous a surpris quand j'te prenions un baiser, ne v'là-t'y pas un beau v'nez-y-voir, pour faire tant de bruit ?

MATHURINE.

Excusais, monsieux, si j'vous ons parlé si franc.

MOLIERE.

C'est-moi, qui bien plutôt dois vous prier de me pardonner mon insdiscrétion.

ANTOINE.

V'là qu'est fini, elle n'y pense plus. Mathureine, il est tems d'partir, la nôce nous attend, monsieux permettra...

MOLIERE.

Allez, mes amis, allez et revenez bientôt.

ANTOINE.

Oh! drès qu'ça s'ra fini, vous nous reverrais.

(*Ils sortent en saluant Molière.*)

SCÈNE IV.

MOLIERE, *seul.*

QUELLE simplicité dans leurs discours; quelle naïveté dans leurs mœurs, j'aurais été bien fâché de ne pas avoir été témoin de la scène qui vient de se passer entr'eux, et j'espère en profiter; voilà cependant ceux qu'on m'a reproché plus d'une fois de choisir pour modèles. Ah! censeurs injustes!...

Air : *Des fleurettes.*

Dans quel lieu plus fertile,
Chercher la vérité;
A la cour, à la ville,
Où tout est apprêté ?
Où l'on ne voit qu'impostures,
Qu'amis obligeans, par des mots;
Où les cœurs sont aussi faux,
Que les figures.

Mais qu'est-ce que j'entends ?...

(*On entend un prélude d'instrument.*)

SNCÈE V.

MOLIERE, MONDORGE, *aveugle, conduit par un enfant.*

L'ENFANT.

N'OUBLIEZ pas ce pauvre aveugle, s'il vous plait.

MOLIERE, *sur le devant de la scène.*

C'est un aveugle, il faut le secourir. — Tenez mon ami.

MONDORGE.

Je prierai dieu, qu'il vous le rende. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MOLIERE, *seul.*

NOS philosophes tardent bien à paraître. Je ne doute pas que mon projet n'ait réussi parfaitement, ils ont bien dormi, ils ne songeront plus au dessein extravagant qu'ils avoient formé hier au soir. J'entends du bruit, ce sont eux, amusons-nous un peu à leurs dépends.

SCÈNE VII.

MOLIERE, CHAPELLE, BOILEAU, LA FONTAINE, ET BARON, *entrant tous quatre en disputant.*

BOILEAU.

NON morbleu ! cela n'est pas soutenable.

LA FONTAINE.

Eh !... eh ! cela se pourroit bien.

CHAPELLE.

Je suis de l'avis de Boileau.

BARON.

C'est être bien entêtés.

MOLIERE.

Comme vous vous échauffez de bonne heure, de quoi s'agit-il donc ?

BOILEAU.

Voici le fait : nous étions tous les quatre sur le balcon qui donne dans la campagne, nous y respirions la fraicheur du matin, quand tout à coup Baron apperçoit sur la grande route, près la grille de mon jardin ; un aveugle, et s'écrie qu'il le connait ; sans cependant pouvoir dire où il l'a vu.

BARON.

Je le soutiens encore.

LA FONTAINE.

Parbleu! voilà Molière, qu'il prononce dans cette affaire.

MOLIERE.

Je ne puis rien décider là-dessus, il n'y a que l'aveugle lui-même qui puisse...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MONDORGE, *accourant.*

MONDORGE.

OU est-il? où est-il?

TOUS, *étonnés.*

Qui?

MONDORGE.

Celui qui m'a donné cet argent tout à l'heure?

CHAPELLE, *prenant vivement Mondorge par le bras et le menant à Molière.*

Le voilà. Il n'y avoit que Molière ici, ce ne peut-être que lui.

MONDORGE, *à Molière.*

A deux pas de cette maison, en vous quittant, j'entends crier : qui veut acheter mes petits pains de seigle? c'est moi, dis-je aussi-tôt, et je présentai ceci pour en payer un : oh! me répond le petit marchand, je n'ai pas la monnoie d'une si grosse pièce, depuis que je suis au monde, je n'ai jamais eu un louis comptant.

Air : *Décacheter sur ma porte.*

Lorsqu'il parla de la sorte,
Ma surprise fut bien forte;
Vous vous êtes mépris,
Monsieur, en me donant ce louis,
Tenez, je vous le rapporte. *ter.*

MOLIERE.

Tiens, en voici un second. (*à part.*) où la vertu, va-t-elle se nicher?

BARON, *qui depuis l'arrivée de Mondorge, a été occupé à le considérer, s'écrie.*

Je n'en puis plus douter, c'est lui!

TOUS, *étonnés.*

Qui lui?

BARON.

Mondorge!

MONDORGE.

Qui prononce ici mon nom ?

BARON.

Avec lequel j'ai joué long-tems la comédie en province.

MONDORGE.

Ce son de voix ne m'est pas étranger.

BARON, *se jettant dans les bras de Mondorge.*

Reconnois Baron.

MONDORGE.

Baron !

BARON.

Oui, Baron.

MONDORGE, *le serrant contre son sein.*

C'est toi, mon brave camarade ?

BARON, *le serrant dans ses bras.*

Mon vieux camarade, mon cher Mondorge.

CHAPELLE, *à part et désignant Baron.*

S'il est souvent fier, il a bon cœur quelquefois.

BARON.

Mon cher ami, dans quelle situation faut-il que je te etrouve, et qui donc t'y a réduit ?

MONDORGE.

Un accident arrivé au théâtre où j'étois engagé, m'a rivé de la vue ; n'étant plus utile à rien, je fus réformé. Ie sachant que jouer la comédie, et de cet instrument, : fus obligé de quitter l'une et de voyager avec l'autre n demandant l'aumône pour soutenir ma malheureuse xistence.

BARON, *à demi-voix.*

Mes amis, il faut le secourir.

TOUS.

Oui, oui.

MOLIERE, *à Baron.*

Combien faut-il lui donner ?

BARON, *répondant au hasard.*

Quatre pistoles.

LA FONTAINE, *se tâtant.*

Ah, diable ! et moi qui ai encore oublié ma bourse.

MOLIERE, *à Baron.*

Donne-lui quatre pistoles pour moi. (*à La Fontaine.*) n voilà vingt que tu lui donneras pour toi.

LA FONTAINE.

C'est très-bien cela, Molière. (*il met la bourse dans la*)*che de Mondorge.*)

BARON.

Ce pauvre Mondorge ! que son sort est à plaindre !

MOLIERE.

Vous avouez donc, messieurs, qu'il est des êtres plus alheureux que vous ?

CHAPELLE et BOILEAU.

Oui, certainement.

LA FONTAINE.

A quoi sert la vie, quand on n'y voit goute?

MOLIERE, *gaiment.*

Ah ça, mais, messieurs, vous qui voyez très-clair, dans une heure, à peu près...

Air : *De la cosa rara.*

Si, d'après votre envie,
Vous n'étiez plus envie?

LA FONTAINE et CHAPELLE.

Molière, je t'en prie,
Point de plaisanterie.

MOLIERE.

Chacun de vous oublie,
J'en ai l'âme ravie;
Quil a fait la partie,
D'abandonner la vie...

TOUS.

Oh bon! quelle folie!

MOLIERE.

Vous avez tous grand tort,
Cette plaisanterie,
Doit vous amuser fort.

CHAPELLE.

Il faut, moi, que j'en rie.

MOLIERE.

QueBoileau s'humilie.

BOILEAU.

Oh! je te remercie!

MOLIERE.

Lorsqu'on se glorifie,
D'être homme de génie;
Et de l'académie!
Il faut que l'on défie,
La fortune ennemie.

MONDORGE.

Ayons l'âme aguerrie,
Contre les coups du sort;
Car c'est une infamie,
De se donner la mort.

TOUS, *l'un après l'autre.*

D'accord.

MOLIERE.

Eh bien, messieurs, vous entendez Mondorge, proposez lui de s'aller noyer avec vous, et vous verrez s'il acceptera.

MONDORGE.

Non parbleu pas!

MOLIERE.

Et vous autres, messieurs, voulez vous encore?...

TOUS.

Non, non.

BOILEAU,

Air : *Ainsi jadis un grand Prophéte.*

Aux mauvais auteurs de la France,
Je veux encor donner le fouet.

LA FONTAINE, *à Molière.*

Accepte ma reconnoissance,
Je pourrai consoler Fouquet.

CHAPELLE.

La mienne doit être éternelle,
Car sans toi, le fait est certain;
Pour la première fois, Chapelle,
Auroit mis de l'eau dans son vin!

MOLIERE.

Ce que c'est pourtant que d'avoir un bon génie qui veille pour vous, et qui ne boit que du lait.

CHAPELLE.

Remercions notre libérateur.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Mes chers amis, c'est à Molière
Que nous devons de nouveaux jours;
Il est maintenant notre père,
Jurons donc de l'aimer toujours.

TOUS.

Oui, j'en fais le serment sincère,
Et je m'en souviendrai toujours.

(*On entend une ritournelle.*)

SCÈNE IX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE, MATHURINE, la Mère de Mathurine, Paysans et Paysannes, conduits par le Magister.

CHŒUR DE PAYSANS ET PAYSANNES.

Air : *De la contre-danse des petits pâtés.*

D'ANTOINE, vive le destin,
De Mathurine il a la main;
En leur honneur, jusqu'à demain,
Buvons et chantons en refrain.

ANTOINE, *à Boileau.*

Voudriez-vous bien lire
Ce p'tit remerciment,
Que monsieur vient d'écrire
(*Le Magister salue.*)
Pour vous, au même instant.
S'il n'est pas de mon style,
N'allez pas me blâmer;
C'est qu'il est plus facile
(*La main sur le cœur.*)
D'sentir que d's'exprimer.

LE CHŒUR.

D'Antoine, vive le destin, etc.

LA FONTAINE.

Quel dommage, pourtant, si nous nous étions noyés hier!

CHAPELLE.

Nous n'aurions pas été à la nôce.

ANTOINE, *à Boileau.*

Pardon, excuse, not' maît'; j's'rais d'avis d'nous amuser un p'tit brin avant de nous mettre à table.

BOILEAU.

C'est bien pensé, Antoine.

ANTOINE.

Ah ça! mais, à quoi allons-nous nous divartir?.. Eh! voilà mosieu Molière et mosieu Baron, qui sont dit-on, act... acteux; s'ils jouoient devant nous d'ces p'tites drôleries que j'voyons ici queuqu'fois les jours de dimanche? m'est avis ben putôt de vous chanter une ronde ben gaie, ça fait que tout le monde chantera et dansera à la fois.

MONDORGE.

Moi, je vais vous accompagner.

ANTOINE.

Attention; à votre place, tout le monde.

LA FONTAINE.

Dansez, dansez; pour moi, je vais m'asseoir et vous regarder.

ANTOINE.

Je suis prêt. (*Il monte sur une chaise.*) Ecoutez bien: le moine et la jeune fille.

(*On forme plusieurs ronds; Molière, Baron, Chapelle et Boileau, en conduisent chacun un.*)

LE MAGISTER.

Ça promet.

ANTOINE, *avec gravité.*

Faites attention à la morale; vous allez voir comme quoi les moines devroient tous se marier...

LE MAGISTER.

C'est vrai.

ANTOINE.

Et comme quoi une jeune fille ne doit jamais aller seule au bois.

LE MAGISTER.

C'est encore vrai.

ANTOINE.

M'y voici: silence, mesdames?

Air: *Dans la paix et l'innocence;* Club des bonnes Gens.

On raconte que Thérèse,
Au minois vif et piquant,
Sous l'herbe cueilloit la fraise,
Pour les moines d'un couvent.
De sa main blanche et vermeille,
Elle alloit en tapinois
Leur présenter sa corbeille,
Et s'en revenoit au bois. *bis.*

(*Tous répètent le dernier vers de chaque couplet en dansant.*)

Les moines, comme nous autres,
Aiment assez deux beaux yeux:
Or, l'un de ces bons apôtres,
De Thérèse est amoureux.
Il veut avouer sa flâme;
Il sent expirer sa voix:
Enfin, pour calmer son âme,
Il s'enfonce dans un bois. *bis.*

Vous saurez que c'est le même
Où Thérèse alloit souvent;
Il voit la beauté qu'il aime,
Il devient entreprenant.
Aye, aye, dit la pauvrette,
Mourante et presque aux abois,
Je promets bien que seulette
Je ne viendrai plus au bois. *bis.*

On dit qu'à la jeune fille,
Le moine avoit fait grand' peur:
Mais, comme il étoit bon drille,
Vite, il calme sa frayeur;
Cessez, dit-elle, bien aise...
Et lui serrant les cinq doigts:
Souvenez-vous que Thérèse
Reviendra demain au bois. *bis.*

BOILEAU.

C'est bien, mes amis, livrez-vous à la joie.

MOLIERE.

Et nous, souvenons-nous toujours de ce qu'a dit La Fontaine.

» Le trépas vient tout guérir;
» Mais ne bougeons d'où nous sommes.
» Plutôt souffrir que mourir;
» C'est la devise des hommes «.

VAUDEVILLE.

Air: *Du Défi.*

MOLIERE.

Que par nous, elle soit suivie;
Pour trouver le bonheur, il faut
Que chacun de nous, dans la vie,
Porte avec plaisir son fagot.
L'homme froid, qui vit solitaire,
N'attache à ses jours aucun prix.
Peut-on vouloir quitter la terre,
Lorsqu'on possède des amis? } *bis.*

ANTOINE, *à Mathurine.*

Pendant tout l'cours de notre vie,
L'un par l'autre, soyons heureux ;
Peines et plaisirs, mon amie,
Nous les partag'rons à nous deux :
Et lorsque, par l'hiver de l'âge,
Nos sens, hélas ! s'ront engourdis,
Pour trouver l'bonheur en ménage,
Nous resterons toujours amis.

LA FONTAINE.

J'ai dit qu'une chose fort rare
Etoit de trouver un ami ;
C'est un accès d'humeur bizarre,
Qui me faisoit parler ainsi :
Ecoutez-moi bien, je vous prie,
Et vous ne serez plus surpris ;
En épousant femme jolie,
On a toujours beaucoup d'amis.

CHAPELLE.

Vins de Bourgogne et de Champagne,
Je vous trouve délicieux ;
Qu'un bon repas vous accompagne,
Voilà la volupté des dieux !
Eh bien ! le vin, la bonne chère,
Pour mon cœur, ne sont d'aucun prix ;
Si je ne puis trinquer mon verre
Contre celui de bons amis.

MATHURINE, *au Public.*

Prendre Moliére pour son thême,
Par ma fin', c'étoit imprudent ;
Il falloit qu'il parlât l'y-même,
Pour qu'il s'exprimât dignement.
Mais si l'Auteur fut téméraire ;
Par bonté, suivez mon avis,
Prouvez-lui qu'avec vous, Moliére
Est, ce soir, avec ses amis.

FIN.